

ARCHIPEL 35 présente



DANS UN CAMION ROUGE

un film de
patrice chagnard





ARCHIPEL 35
présente

DANS UN CAMION ROUGE

un film documentaire de
Patrice CHAGNARD

SORTIE LE 4 JANVIER 2006

2005 - 1,66 - 1h36 - Dolby SRD

Distribution

DIAPHANA DISTRIBUTION
155, rue du Fbg St Antoine
75011 Paris
Tél : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

Presse

Vanessa JERROM
Vanessa FRÖCHEN, Claire VORGER
11, rue du marché St Honoré
75001 Paris
Tél : 01 42 97 42 47
vanessajerrom@wanadoo.fr

Le dossier de presse et les photos sont téléchargeables sur www.diaphana.fr



DANS UN CAMION ROUGE

SYNOPSIS

Charlotte travaille en intérim, José est caissier dans un casino et Patrice agent funéraire. Jean-Marc anime des karaokés, Sarah est chômeuse et Momo va au lycée. Ils habitent Vizille, une petite ville des Alpes Françaises. Ils ont en commun la jeunesse, le goût de l'action et l'envie d'aider.

Ils sont pompiers volontaires.

Les départs précipités au milieu de la nuit, les bouffées de stress et d'adrénaline, la fatigue, les sauvetages réussis et ceux qui ne le sont pas... Que cherchent-ils à travers ces émotions fortes, ces images qui les poursuivent jusque dans leurs rêves ?

Dans leurs camions rouges, au rythme des nuits blanches, des petits matins, des fausses alertes et des grandes détresses, ils se confrontent aux mystères de la vie et de la mort. Leurs aventures ont quelque chose de chevaleresque.

DANS UN CAMION ROUGE

LA GENÈSE DU FILM par **Patrice Chagnard**

Depuis quelques temps, je trouvais que la société, la politique, le monde, tout allait mal et même de mal en pis.

Je cherchais donc, pour mon propre compte, un antidote, quelque chose à filmer de joyeux et de vivant, n'importe quoi de fort, qui résiste à la télé-réalité et au cynisme ambiant. Je cherchais naturellement du côté des jeunes. J'espérais trouver parmi eux ces «héros positifs» qui ont la vertu de rappeler le sens des choses et conforter l'envie de vivre quand tout va mal.

C'est ainsi que je me suis intéressé aux pompiers.

D'abord il y a cela que j'ignorais totalement.

Aujourd'hui en France, à l'exception de quelques grandes villes, les pompiers sont très majoritairement des volontaires. Pour la plupart ils tiennent à le rester et n'ont aucun désir de devenir des professionnels.

J'ai découvert avec une certaine stupéfaction qu'ils sont ainsi plus de deux cent mille, des jeunes surtout (certains sont encore lycéens), employés, ouvriers, hommes et femmes, à porter cet uniforme qui représente à la fois un engagement extrêmement exigeant et une véritable passion.

Pourquoi font-ils ça ?

Quelles valeurs, quelle tradition, dont ils héritent et qui les dépassent, les poussent ainsi à contre-courant dans ce monde où plus rien n'est gratuit ?

Est-ce qu'une forme de «foi laïque» les anime ?

J'ai voulu comprendre leur étrange passion, comprendre comment ils peuvent vivre leur engagement au quotidien, tout en gagnant leur vie autrement.

J'ai voulu les connaître.

Car s'il est clair que les pompiers sont aimés de toute la population et chouchoutés par les médias, je ne suis pas sûr pour autant qu'on sache véritablement qui ils sont.

C'est pourquoi, au-delà des images d'héroïsme qu'on leur colle, des bons sentiments qu'on leur prête, des vertus militaires et des performances sportives dans lesquelles on les enferme un peu vite, j'ai voulu rencontrer les hommes, filmer des garçons et des filles, avec leur fragilité, leurs contradictions.

Pour pouvoir réaliser ce film, j'ai choisi de partager pendant presque un an la vie d'une des équipes de garde, dans une caserne d'une petite ville des Alpes.

Comme je l'avais fait avec les personnages de mon film «Le Convoi» j'ai pris mon temps, j'ai joué le jeu, je me suis laissé «embarquer».

Caméra sur l'épaule, avec mon équipe, j'ai donc vécu moi aussi l'excitation un peu folle qui accompagne le stress des départs en pleine nuit, la violence de se retrouver, avant même d'être tout à fait réveillé, en pleine confusion, en plein drame.

Parfois c'était la déception d'une fausse alerte, parfois la comédie l'emportait sur le drame...

Pendant des mois, jour et nuit, je suis parti en intervention. J'ai «décalé» avec eux, selon l'expression consacrée depuis les temps anciens, quand les véhicules démarraient «à la pente».

«Eux», ce n'était plus seulement les pompiers de Vizille, c'était Etienne, Jean-Marc, Charlotte, Momo, Sarah... Ils m'ont communiqué cet étrange mélange de plaisir et de crainte qui les envahit face au feu, cette fascination qu'ils ressentent, cette façon de la considérer comme un être vivant. J'ai éprouvé les mêmes «montées d'adrénaline» qu'eux, les mêmes frissons, la même émotion qui étirent lorsqu'on est confronté pour la première fois à la mort...

Car une des choses que m'a appris cette expérience et que j'espère avoir fait passer dans mon film, c'est que rien n'est plus fort que la vie, mais aussi que rien n'est plus fragile. J'ai appris ce que chaque pompier sait dans sa chair et dont il ne parle jamais : qu'à chaque instant tout peut arriver et qu'il suffit parfois d'un seul de ces instants pour qu'une vie bascule.

L'existence du pompier volontaire, si on la regarde (et si on la filme) d'un certain point de vue, dégagé des a priori et des chromos des calendriers, a quelque chose d'ordinaire, de presque banal.

Pourtant, dès lors qu'on cesse de s'intéresser au côté spectaculaire des interventions et qu'on tourne le regard vers ce qui l'est moins - les temps d'attente et de vide, les relations avec les personnes secourues ou à l'intérieur de l'équipe - cette vie en apparence si simple, et ces «personnages» si modestes révèlent alors quelques paradoxes inattendus de notre monde. Par exemple : qu'une société en pleine mutation peut garder un désir de lien social et de solidarité solidement accroché ou qu'une certaine cruauté peut aller de pair avec une évidente générosité et que les petits bobos comme les plus grandes tragédies renvoient à une dimension métaphysique de l'existence !

DANS UN CAMION ROUGE

JOURNAL DE REPÉRAGES (EXTRAITS)

Vendredi 14 février 2003

Mon repérage a commencé au Mans le 4 décembre 2002, jour de la Sainte-Barbe, la patronne des pompiers. Depuis, je sillonne la France rurale et ouvrière, celle des petites villes de province, à la recherche d'un lieu idéal. Le 23 décembre, j'étais à L'Isle-sur-la-Sorgue. Vaucluse. Le 27 décembre, j'étais à Cavaillon.

Le lundi 4 janvier, à Troyes dans l'Aube. Le 5 janvier, à Romilly-sur-Seine. Le Jeudi 20 janvier, à Aubenas. Ardèche. Le Mardi 11 février, à Issoire. Puy de Dôme...

Lundi 18 février

Vizille, dans l'Isère.

Les pompiers de Vizille font 1300 interventions par an, soit un peu plus de 3 par jour. Une activité énorme, s'agissant d'un centre de secours de 57 pompiers, tous volontaires !

Les pompiers de Vizille n'ont peut-être rien d'exceptionnel, mais ils «assurent» sans l'aide d'aucun «pro». Rien que pour ça ils méritent un détour.

Pascal Marini, le chef de centre, est taillé comme un rugbyman. 34 ans, jovial, direct.

Nous parlons pendant presque deux heures.

De temps en temps un pompier passe faire coucou. Il me les présente. C'est sa bande. Il les appelle «les petits loups». L'un est croupier dans un casino, un autre employé des Pompes Funèbres Intercommunales.

Une jeune femme se présente dans l'encadrement de la porte. C'est Krystel, à peine vingt ans, Elle est caissière dans une grande surface.

- «Des femmes pompiers, y en a beaucoup ici ?»

- «Onze, dont deux qui sont enceintes mais qui reviendront après leur accouchement.»

Il a l'air d'en être fier.

- «On a aussi des arabes. Eux non plus vous n'avez pas dû en voir beaucoup dans les autres casernes.» C'est vrai.

Je lui fais remarquer que je n'ai encore entendu personne l'appeler : «Mon lieutenant».

- «Les grades, ça compte dans l'action. En dehors ça n'a aucun sens. Ici on n'est pas à l'armée.»

Je suis soulagé de l'entendre dire ça.

Ai-je enfin trouvé le lieu que je cherche depuis deux mois ?

Samedi 1^{er} mars

Au plus profond de mon sommeil, j'ai droit à ma première alerte. Je me précipite maladroitement dans mes rangers. Je cours jusqu'à ma voiture et démarre sans même prendre le temps d'enlever la buée du pare-brise. Il faut que je sois à la caserne en moins de cinq minutes. Ça y est, je «décale».

Au milieu de la cour, Pascal Marini me fait signe de me manier. Il m'a attendu. Je saute dans sa voiture qui démarre en trombe. Il me tend un casque tout en parlant à la radio en langage codé.
- «Merlin Vizille pour CODIS 38, répondez !»
- «Ici CODIS 38, parlez Merlin Vizille».

Merlin, c'est son nom de code.

Tous les chefs de centre sont des «Merlin». Le plus haut gradé du département c'est «Lancelot», le médecin, «Esculape». L'hélico se dit «dragon», le SAMU, «vitamine», et ainsi de suite... Il y a un petit air de chevalerie chez les pompiers.

Les flammes ont totalement obscurci la vitrine du bar. Sur le trottoir, le «binôme d'attaque» est déjà en train de dérouler les tuyaux. Il y a Karen, une lycéenne de 18 ans et Sébastien, à peine plus âgé, qui est infirmier à l'hôpital de Grenoble. A ce moment surgit le propriétaire des lieux. Un «dur», visage de boxeur, tee-shirt moulant, tatouages... Il ne lui faut qu'un instant pour mesurer l'ampleur des dégâts. Il se prend la tête dans les mains et s'effondre en larmes, comme un enfant. Sébastien et Karen se sont arrêtés de plaisanter, un peu gênés. Je mesure soudain ce qu'il y a d'incongru dans le décalage entre ces deux grands gamins - pour qui éteindre un feu comme celui-ci reste avant tout un jeu - et le propriétaire forcément traumatisé par ce qui lui arrive.

Quel parti prendre si je devais filmer cette scène ?

Dramatiquement celui de la victime s'impose. Mais, considérés de ce point de vue, l'excitation et la gaieté dont font preuve les jeunes pompiers sont alors carrément choquantes.

Le point de vue juste ne peut être ni d'un côté, ni de l'autre. Il est dans le contraste entre les deux. C'est en ne prenant pas parti, en respectant une distance, une neutralité, que la situation peut prendre une dimension de comédie humaine, riche et complexe. Il faudra veiller à ne pas me laisser «embarquer» du côté des victimes et de l'émotion qu'elles suscitent..

Autour de la machine-à-café, on traîne encore un peu. Il n'est pas loin de 5h00 du matin, trop tard ou trop tôt pour espérer dormir. Si ça se trouve, dans quelques instants, il faudra «décaler» à nouveau. Est-ce qu'ils le redoutent ? Non, ils l'espèrent ! Cette nuit n'est pas pour eux une nuit ordinaire. C'est leur nuit, c'est leur garde. C'est leur chance de faire un gros coup, quelque chose dont ils se souviendront ou dont ils seront fiers, quelque chose que leurs camarades envieront, qui sera peut-être dans le journal. Un gros «carton» par exemple. C'est-à-dire dans leur jargon, un grave accident de la route, avec des victimes incarcérées qu'il faut délivrer en découpant «proprement» le véhicule, avec tenailles et chalumeau.

Il y a dans cette histoire quelque chose de moins innocent et de moins gentil qu'on pourrait le croire. Et c'est bien ça qui m'intéresse. Ce qui m'attire en eux et qui me trouble aussi, c'est ce goût de l'action qu'ils revendiquent ouvertement, ce besoin d'éprouver des sensations fortes, de connaître de brusques et puissantes «montées d'adrénaline», toutes ces choses qu'on préfère taire dans les ministères et dans les journaux, mais qui sont ici avouées sans la moindre réticence.

Dimanche 2 mars

Déjeuner en communauté et en famille. Ca fait partie du rite.

Épouses, compagnes, compagnons et marmaille se réunissent autour d'une grande table montée sur deux tréteaux, au beau milieu du garage, entre la grande échelle et un VSAV (*).

Il n'y a qu'un seul sujet de conversation. L'univers des pompiers a quelque chose d'obsessionnel et de «totalitaire». La femme de Pascal me le dit à sa façon : «Mon homme, il est entré chez les pompiers comme d'autres entrent en religion !»

Plus loin une jeune maman s'efforce de faire dire à son enfant qui a deux ans : Pin Pon, Pin Pon, mais l'enfant ne fait que répéter sur la même musique : Pa Pa, Pa Pa...

Est-ce ainsi qu'on devient pompier, de père en fils ?

Sébastien regarde sa montre : 16h00, c'est l'heure de l'accident de sport. Ça ne devrait plus tarder.

Vendredi 7 mars

Je suis revenu à Vizille un jour plus tôt que prévu, à cause de la réunion mensuelle que je ne voulais pas manquer. Elle a lieu dans le grand hangar dont on a viré les véhicules.

D'un côté la foule des pompiers, hommes et femmes en désordre, et de l'autre, assis à une table, les quatre lieutenants, les «chefs», les «vieux» (ils ont tous un peu plus de trente ans).

Ça commence comme chaque réunion de pompiers, même s'il s'agit d'une fête, par l'appel des présents. Encore un rite sacré.

Il ne s'agit pas tant de savoir qui est là et qui n'est pas là. Il s'agit plutôt du contraire : rappeler qu'on est tous là, y compris ceux qui n'ont pas pu venir, à cause de leur boulot ou même sans raison valable. En égrenant ainsi rituellement les noms de chacun, on rassemble la famille, la tribu. On la fait exister.

Il règne ici une liberté d'esprit et une sorte d'insolence tranquille, quelque chose de «gaulois» qui me plaît. Je comprends un peu mieux pourquoi, après avoir visité tant d'autres casernes, dans toutes sortes de départements, j'ai finalement choisi de revenir à celle-ci.

«Vizille». C'est de là qu'est partie la Révolution française, et en plus ça sonne bien !

Samedi 8 mars

Nuit sans alerte. Journée de même. Beeper absolument muet.

C'est rare, c'est très énervant pour tout le monde, mais ça arrive.

Je dispose ainsi de temps pour mieux découvrir les membres de l'équipe de garde.

Ce que j'aime en eux, ce n'est pas qu'ils soient forts ou courageux, c'est au contraire qu'ils sont fragiles, humains. Ce n'est pas qu'ils soient exemplaires, c'est au contraire qu'ils ne se cachent pas derrière des discours, derrière des idées ou des grands sentiments. Ce qui me touche, c'est leur simplicité.

Pour privilégier cette dimension humaine, j'ai besoin de scènes comme celle-ci, tendres, drôles. Elles m'importent tout autant et même plus que les interventions spectaculaires, dont je ne saurais cependant me passer tout à fait. Question d'équilibre, d'architecture.

Dimanche 9 mars

Feu de broussailles de quelques hectares, en pleine campagne, en pleine nature, sans le moindre danger ni la moindre victime. Une vraie «sortie» du dimanche.

(*) Vehicule de Secours et d'Assistance à Victimes.

Il faut activer les «commandos» - ce sont de petites lances reliées à une lourde réserve d'eau individuelle et portative - crapahuter ainsi chargés, sur des pentes plutôt raides, faire la chasse aux petits foyers qui ont la fâcheuse habitude de se rallumer dès qu'on leur tourne le dos, se retrouver finalement noir de cendres de la tête aux pieds et s'arroser copieusement les uns les autres, plus ou moins exprès...

Il paraît que ça finit toujours de cette façon !

Un garçon, par «erreur», éclabousse une fille. Parfois c'est l'inverse, et ça dégénère très vite en une véritable bataille d'eau.

La bataille d'eau, encore une tradition !

Je sens bien que l'enfance est au coeur de cette histoire. D'une part, ils n'en sont pas si loin. Mais, plus encore, ils ne veulent pas y renoncer. En tout cas, il y a quelque chose de ça à quoi ils ne veulent pas renoncer.

C'est ce quelque chose qui les unit comme frères et soeurs. Ils ont un pacte. Ensemble, ils n'ont peur de rien. Ils peuvent affronter les situations humaines les plus dramatiques.

Privilégier deux ou trois «personnages» ? Cela a-t-il un sens, puisque ce qui compte pour eux, ce n'est pas de vivre une aventure individuelle, c'est au contraire de partager une expérience collective ? Même si je le voulais, je ne pourrais pas aller très loin contre une telle évidence.

Samedi 15 mars

Midi. L'alerte nous surprend, juste au moment de commencer notre repas. Il paraît que c'est souvent comme ça. «Accident de voiture. Un blessé grave, incarcéré.»

On brise les vitres à coups de hache. On commence à scier les tôles, découper les portières, déposer la toiture...

- «Monsieur, vous m'entendez ? Si vous m'entendez, serrez-moi la main... Monsieur, vous m'entendez...»

Cette phrase rituelle, je l'ai déjà entendue, maintes et maintes fois, au cours des exercices.

Mais elle s'adressait alors à un mannequin qui n'avait ni bras ni jambes. Et je la trouvais drôle...

La violence «réelle» dans un film documentaire fait question.

A l'égard des victimes, c'est bien sûr une question d'éthique.

A l'égard du spectateur, c'est aussi une question morale, mais c'est surtout une question de cinéma. Car la violence qu'affrontent mes personnages dans le réel, il n'est pas question pour moi d'en faire l'économie dans le film. Je pense même qu'il s'agit de lui donner toute sa place. Justement parce qu'il ne s'agit pas de filmer cette violence pour elle-même, mais bien au contraire de l'inscrire dans une construction dramatique centrée sur des personnages, dans un récit, dans une durée, dans une écriture.

Samedi 29 mars

Le chef de la nouvelle équipe de garde, Jean-Alain, agent EDF, 48 ans, est aussi surnommé : «le Marseillais». C'est le doyen de toute la bande. Il a l'accent, la tchatche, et les manières un peu «machos» des méridionaux. Il appartient aux pompiers «ancienne manière».

Sur le terrain on lui fait confiance, mais en dehors de l'action, on ne le prend pas au sérieux.

Les filles surtout se moquent de lui.

Par contre le reste de l'équipe est bien d'aujourd'hui.

Le «casting» de cette équipe-là me plaît. C'est le «loft», mais dans un registre opposé.

Ces "lofteurs"-là sont contemporains des autres, mais ils vivent dans un monde parallèle.
Ils n'ont ni les mêmes valeurs, ni les mêmes repères.

Lundi 1^{er} avril

La grande surface devant laquelle on passe - toujours à toute allure - en quittant la caserne, c'est là que j'ai aperçu Krystel ce matin, sommeillant derrière sa caisse, après une nuit blanche passée en fausses alertes et en interventions de routine.

A l'usine chimique, je sais qu'Etienne gagne sa vie comme tous les jours de 7h00 à 15h00. Avenue du Château, Jean-Alain doit être en train de relever les compteurs. C'est lundi, c'est comme ça.

Chacun de mes personnages a une double vie, une double face.

Dans les salles de jeu du casino, José porte un smoking et des lunettes fumées. Et chaque soir, au dancing, Jean-Marc retrouve son public...

Samedi 6 avril

Pascal m'accueille en me disant que je viens de loper le meilleur.

Qu'est-ce que cela peut bien être : «le meilleur» ?

Ce matin ils ont été appelés pour un malaise cardiaque.

Un homme d'une soixantaine d'années foudroyé alors qu'il taillait paisiblement ses rosiers.

- «Le meilleur !»

- «Vingt minutes de massage cardiaque. Je n'avais plus fait ça depuis des années... On s'est relayé à six... C'était super !»

Comment «super» ? Il exulte :

- «On l'a ramené pardi !».

Ce jour-là, et le lendemain, ils m'en parleront tous, à tour de rôle :

- «T'étais pas là ...».

- «Je sais, je sais...»

Cette affaire-là, ils en sont vraiment fiers. Ils en sont vraiment heureux. Tous, même ceux qui n'y ont pas participé. Une joie comme celle-là, ça se partage.

Comment éviter un sentiment d'effraction, de malaise, lié au seul fait de débarquer chez les gens, en même temps que les secours ? Comment éviter le risque de se retrouver, caméra au poing, en pleine poisse ? Ce qui peut justifier de passer par un tel malaise, c'est qu'il ne s'installe pas et c'est ce qui arrive ensuite. C'est l'histoire, toute l'histoire, qui légitimera ou non, mais forcément après coup, la présence de la caméra.

Paris, le 12 mai

En choisissant de suivre des pompiers là où ils vont, je n'ai pas le désir de surprendre la misère du monde. J'ai plutôt envie du contraire. Envie de traquer, jusque dans le malheur, ces petits «riens» qui affirment la vie, ces gestes, ces mots qui donnent envie de rire ou de sourire. Ces petits riens qui sont tout.

DANS UN CAMION ROUGE

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

Patrice Chagnard

- 2003 **IMPRESSION, MUSEE D'ALGER**
52' - Production : Les Films d'Ici, Le Musée du Louvre
Sélection 22^{ème} Festival International du film sur l'Art de
Montréal.
Grand Prix du Jury à la Semaine du cinéma méditerranéen.
- 1997-2001 **ISTANBUL • KATHMANDU • JERUSALEM,
DES SOURCES DU GANGE A BENARES** (Collection)
4 x 45' - Carnet de voyage : Collection "Voyages, voyages"
Production : Les Films D'Ici
- 1995 **LE CONVOI** - (long métrage documentaire)
90' - Production : Archipel 33
Sélection à la 51^{ème} Mostra Venise
Prix Europa (Prix spécial)
Prix Louis Marcorelles et Prix du Patrimoine (Festival du réel)
Prix du public et Prix du Jeune Jury (Festival de Chaumont)
Sortie en salles Juin 99
- 1991 **SOLITUDES** (portraits d'ermites) (Collection)
5 x 26' - Production : CFRT
- 1985 **ZEN, LE SOUFFLE NU** - (long métrage documentaire)
70' - Production : CFRT
- 1983 **SWAMI JI, UN VOYAGE INTERIEUR** (long métrage documentaire)
90' - Production : CFRT
- 1982 **LE LIEU DU COMBAT**
52' - Production : CFRT - Diffusion TF1
Festival des Peuples (Florence), Festival de Carthage
- 1980 **QUELQUE CHOSE DE L'ARBRE, DU FLEUVE ET DU CRI DU PEUPLE**
75' - Production : CFRT
Grand Prix du Festival du Réel

DANS UN CAMION ROUGE

LISTE TECHNIQUE

caméra et réalisation **Patrice Chagnard**

collaboration artistique **Claudine Bories**

montage **Dominique Faysse**

prise de son et montage son **Pierre Carrasco**

chef-opérateur
assisté de **Laurent Didier**
Hugues Gemignani

mixage **Emmanuel Crozet**

musique **Richard Galliano**

producteur délégué **Denis Freyd**

une coproduction **ARCHIPEL 35**
FMB2 Films

en association avec **Cofimage 15**

avec la participation **de CANAL +**
du Centre National de la
Cinématographie

et le soutien de **la Procirep**

QUELQUES CHIFFRES

les SAPEURS-POMPIERS ce sont :

196 000 sapeurs-pompiers volontaires

Des femmes et des hommes qui, en parallèle de leur vie professionnelle et privée, ont choisi de se former et d'être disponibles pour porter secours à leurs concitoyens.

25 000 jeunes sapeurs-pompiers

Au programme pour ces jeunes de 10 à 18 ans : secourisme, lutte contre l'incendie, sport, musique, discipline et civisme, compétitions...

35 000 sapeurs-pompiers professionnels

Fonctionnaires des collectivités territoriales, affectés principalement dans les grands centres de secours et au sein des services départementaux d'incendie et de secours.

Ainsi que 9 900 membres du Service de Santé et de Secours Médical (SSSM)

Médecins, pharmaciens, infirmiers et vétérinaires formés à l'urgence. La plupart sont volontaires en plus de leur activité libérale ou hospitalière, d'autres sont sapeurs-pompiers professionnels.

3 730 000 interventions par an, une intervention toutes les 8 secondes.

Secours à victime : 59%

Dans les milieux divers (eau, montagne, souterrain...)

Accidents de la circulation : 9%

Accidents routiers, ferroviaires, aériens, navigation. Secours médicalisé, désincarcération des victimes...

Incendies : 11%

Habitations, industries, feux de forêts...

Divers : 21%

Recherches, fausses alertes, pollution, inondations, faits d'animaux, éboulements, dégagement de voie publique...

Les sapeurs-pompiers sont aussi les premiers acteurs de l'enseignement du secourisme au grand public.

Contacts :

La Fédération nationale des sapeurs-pompiers

32, rue Bréguet 75011 Paris • Presse : Céline Noguès 01 49 23 18 11 • www.pompiers.fr

Forte de 250 000 adhérents, elle est l'interlocuteur privilégié des pouvoirs publics et veille aux intérêts moraux et matériels des sapeurs-pompiers.

Œuvre des pupilles - orphelins de sapeurs-pompiers • 32, rue Bréguet 75011 Paris

Elle assure une aide matérielle et morale aux orphelins de sapeurs-pompiers décédés.

Le Sapeur-Pompier Magazine

Le 1^{er} mensuel d'information sur les sapeurs-pompiers disponible en kiosque • www.pompiers.fr

